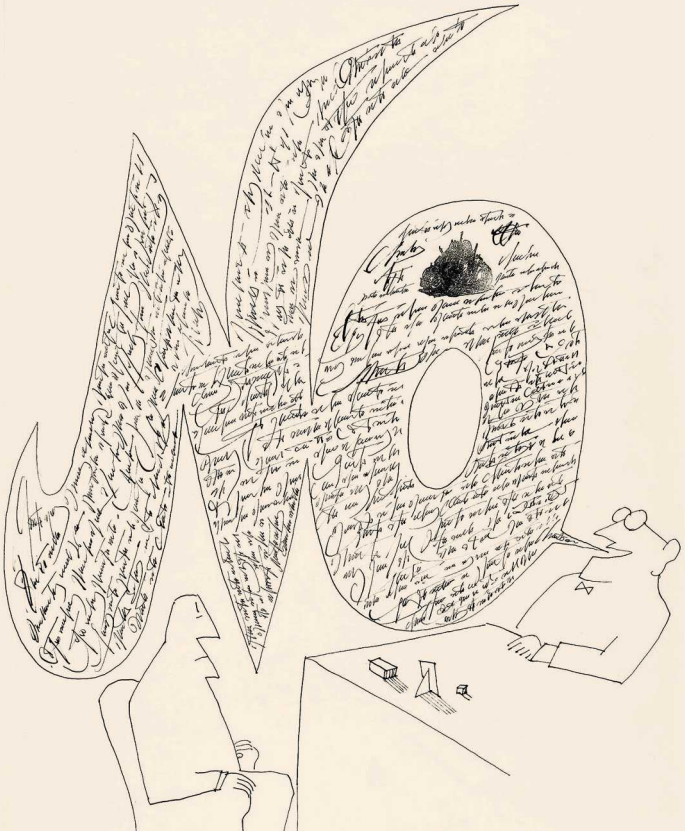
Bernard Cerquiglini

« La langue anglaise n'existe pas »

C'est du français mal prononcé

INÉDIT

folio essais



COLLECTION
FOLIO ESSAIS

Bernard Cerquiglini

« La langue anglaise n'existe pas »

C'est du français mal prononcé

Gallimard

Cet ouvrage se conforme aux *Rectifications orthographiques* proposées par le Conseil supérieur de la langue française en 1990, approuvées par l'Académie française, appliquées en Belgique et au Canada.

© Éditions Gallimard, 2024.

Couverture : Saul Steinberg, Untitled*, 1961 © The Saul Steinberg Foundation / Adagp, Paris, 2024.*

Universitaire, Bernard Cerquiglini fut professeur aux universités de Paris, Bruxelles et Baton Rouge, directeur de l'Institut national de la langue française (C.N.R.S.) ; il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages, dont *L'Accent du souvenir* et *L'invention de Nithard* (Minuit), *Le Ministre est enceinte* et *Un participe qui ne passe pas* (Seuil), *Les Mots immigrés* (avec Erik Orsenna) aux éditions Stock. Haut fonctionnaire, il fut notamment délégué général à la langue française et aux langues de France, recteur de l'Agence universitaire de la francophonie.

Il est membre de l'Ouvroir de littérature potentielle (Oulipo), et auteur-présentateur de l'émission « Merci professeur ! » (TV5Monde).

Parti pris

« C'est icy un Livre de *mauvaise* foy, Lecteur. » Il faut de l'audace pour citer Montaigne à rebours ; nous aurons cet aplomb : la mauvaise foi est ici proclamée, assumée, réfléchie.

Nul n'ignore en effet, et au premier chef le linguiste de profession auteur de ces lignes, que la langue anglaise existe. Elle est parlée (langue maternelle ou seconde) par plus d'un milliard d'êtres humains ; et tant d'autres la désirent, qui en barbouillent leur parlure native. L'anglais domine la production éditoriale et l'espace numérique de la Toile. C'est en outre un idiome difficile, qu'il est fort aisé de mal parler, tout en particularités et en coutumes ; si le réel est ce à quoi on s'affronte, l'anglais témoigne âprement de la réalité langagière.

Contre toute évidence, nous soutiendrons néanmoins qu'il n'est pas de langue « anglaise », telle du moins que la présentent les manuels et encyclopédies : un parler germanique occidental issu du nord de l'Europe (Saxons) et développé en Angleterre. Cette pensée de l'origine masque

la vérité (et le succès) de la langue anglaise, qui doit tout à son histoire. Car ce vainqueur de la mondialisation est un ensemble hétéroclite d'emprunts, manteau d'Arlequin lexical, porte ouverte avec bienveillance à tous les mots du large. Sa souplesse, sa capacité d'absorption sont une vertu : l'anglais manque rarement de mots pour dire le monde, car il les a glanés çà et là. Comme le remarquait en 1578 John Florio (qui écrivit peut-être les pièces de Shakespeare) : « Ouvrez un livre et observez ; vous n'y trouverez pas quatre mots ensemble de vrai anglais. » Nous irons plus loin : la puissance véritable de l'anglais et son prestige universel, sa valeur, son aptitude à traiter de tout, tiennent au recours massif à une langue particulière : le français.

Les manuels de linguistique en conviennent, avec un rien d'aigreur quand ils sont anglophones : plus du tiers du vocabulaire est d'origine française ; si l'on ajoute les mots imités du latin, la barre des 50 % est dépassée. L'anglais, empli de français, de normand, de latin est une langue plus romane que germanique ; l'ossature saxonne se revêt d'une plantureuse et précieuse chair issue de la romanité. Au-delà des chiffres, il importe de comprendre que la langue française a fourni à l'anglais sa couleur et son originalité, son prix : un vocabulaire abstrait, le lexique du commerce et de l'administration, ses termes du droit et de la politique, etc., tout ce qui a fait d'elle une langue internationale recherchée, employée, estimée comme telle. Nous ne craindrons pas d'affirmer que l'anglais doit au français son rayonnement

mondial ; nous soutiendrons qu'à travers lui, c'est le français qui rayonne.

Georges Clemenceau, qui parlait l'anglais, cultivait l'humour et pratiquait l'effronterie avec aisance, avait coutume de dire : « La langue anglaise n'existe pas ; c'est du français mal prononcé. » De plus, il ne manquait pas de lectures : dans *Le Vicomte de Bragelonne*, Alexandre Dumas fait prononcer à d'Artagnan, en mission secrète à Londres, ce jugement définitif ; rendons à Dumas ce qui appartient à Alexandre. Mais l'on doit aussi à Clemenceau cette affirmation péremptoire : « L'Angleterre n'est qu'une colonie française qui a mal tourné. » Le Tigre nous a régalés de tant de mots brillants ; nous lui attribuerons, au nom d'une mauvaise foi partagée et dont cet ouvrage s'honore, la formule qui résume notre propos.

Une variété de français semée puis élevée en Angleterre a transmué l'anglo-saxon, qui est ainsi parti à la conquête du monde ; nous pouvons nous en montrer satisfaits, et témoigner à la langue anglaise une paternelle sympathie. En regrettant toutefois que son triomphe s'accompagne désormais d'une tendance au minimalisme : l'envahissant anglais d'aéroport se révèle du français singulièrement indigent. Nous ne saurions donc lui donner la palme ni notre faveur ; encore moins nous y rallier.

L'essor mondial de l'anglais est un hommage à la francophonie, l'acquittement d'une dette séculaire envers notre idiome. De cette langue française, universelle et prodigue, nous avons les meilleures raisons de faire le plus constant et intrépide usage, ainsi que le plus grand cas.

Un peu d'histoire

Que le vieil anglo-saxon parlé en Angleterre depuis le Ve siècle ait bénéficié, à partir du XIe siècle, d'une véritable transsubstantiation francophone tient à des faits historiques bien connus et que nul ne conteste. Il convient, en ouverture de cet ouvrage, de les rappeler à grands traits : le cadre sera ainsi posé, dont nous ne manquerons pas toutefois de nous échapper dès que possible.

La francisation de l'anglo-saxon est due à une véritable colonisation (1066-1260), suivie par une période d'emploi en langue seconde (1260-1400) ; elle fut complétée par une ascendance prestigieuse (XVe siècle-1945).

La colonisation a commencé le plus simplement du monde : par une flèche normande pénétrant l'œil de Harold. Depuis l'an mille des liens étroits rapprochaient l'Angleterre et la Normandie. Le roi Édouard le Confesseur (1042-1066), petit-fils d'un duc de Normandie, y avait été élevé. À sa mort sans héritier, le trône échoit à Harold, comte de Wessex. Mais Guillaume, puissant duc de Normandie, qui avait été secrètement encouragé par Édouard,

revendique la Couronne. Ayant levé une armée, il débarque en septembre 1066, rencontre l'armée adverse à Hastings le 14 octobre. Harold est tué, son armée mise en déroute ; en décembre, Guillaume, désormais « Le Conquérant », est couronné roi d'Angleterre. Commence alors une colonisation normande : Guillaume confisque les terres, les biens des nobles, les charges ecclésiastiques ; il les distribue à ses fidèles. Une aristocratie normande se substitue à la Couronne et s'installe, fait venir marchands et artisans du continent ; le peuple anglo-saxon et sa langue subissent le joug. Pendant plus d'un siècle, les classes supérieures ont pour langue maternelle le français, dans lequel est rédigée une brillante littérature, que favorisent les Plantagenêts ; les échanges avec la Normandie, avec la France sont constants ; les prétentions au trône de France en témoignent.

Toutefois, la perte de la Normandie par la couronne anglaise (1204), la fin des échanges, les rivalités et les guerres (dont celle de Cent Ans), l'essor d'un sentiment patriotique (et linguistique) anglais font reculer l'usage du français, qui n'est plus langue maternelle. Il maintient néanmoins largement ses positions, les renforçant même, au cours des XIII^e^ et XIV^e^ siècles, en tant que langue seconde (apprise), dans l'enseignement, le commerce et le droit. Le français est alors la langue de culture, de gouvernement, d'administration et de justice, de commerce, de communication de la société anglaise : il est le véhicule d'innombrables professions et activités. Cette langue officielle et commune perd lentement ses emplois et privilèges

à partir du XV^e^ siècle jusqu'à la fin du XVI^e^ ; ensuite, l'usage universel de l'anglais s'impose.

Durant quatre siècles l'empreinte du français sur cette langue fut puissante et profonde ; la francisation qui en résulte se comprend. On l'attribue très généralement à un bilinguisme socialement hiérarchisé ; le français a pourvu l'anglo-saxon d'un lexique noble et de registre élevé. On cite à l'envi ce passage d'*Ivanhoé* de Walter Scott (1819) ; au premier chapitre du roman, le serf Wamba déclare à son ami porcher :

« Le bœuf s'appelle *ox* quand il est sous la garde de misérables serfs comme toi ; mais il devient *beef* lorsqu'il arrive devant les honorables mâchoires destinées à le consommer. De même *mynheer calve* devient *monsieur le veau* ; il est saxon tant qu'il a besoin de soins, et prend un nom normand aussitôt qu'il peut être mangé. »

Bien avant les recherches savantes sur l'histoire de la langue anglaise, Scott, en ouverture d'un roman patriotique, avait relevé et déchiffré la dualité (*ox*/*beef*, *calf*/*veal*, *pig*/*pork*, etc.) du lexique anglais : le même animal est désigné par un mot saxon quand il pait dans le pré, par un terme français quand on le sert à table. La langue française des nobles, des écrivains, des commerçants, plus tard des juristes, est venue s'installer au sein de l'anglo-saxon.

Cela d'autant plus que, l'anglais étant maitre chez lui à partir du XVI^e^ siècle, il a continué à bénéficier de l'apport du français, langue prestigieuse de l'Europe jusqu'au XIX^e^ siècle. Un volumineux lexique a traversé la Manche, selon un

flux qui ne s'est inversé véritablement qu'à partir de 1945. On redoute et dénonce de nos jours une « invasion » d'anglicismes ; jusqu'à la Libération, voire les années 1960, c'est le français qui se plut à « envahir » l'anglais. Ou plutôt, qui fut appelé à enrichir un idiome qui manquait de termes dans bien des domaines : commerce, artisanat, armée, art de vivre, galanterie. Des centaines de mots furent importées. Au XVIII[e] siècle, une gallomanie qui emprunte *ballet*, *connoisseur, coquette, coterie, intrigue, soubrette*, etc., déclenche la fureur des puristes et défenseurs de l'idiome national. En 1708, Daniel Defoe s'insurge contre le recours aux mots étrangers :

> « I cannot but think that the *using* and *introducing* of *foreign terms* of *art* or *foreign* words into speech while our *language labours* under no *penury* or *scarcity* of words is an *intolerable grievance*. » (*Essay upon Projects*)

Sans en avoir conscience, il use dans sa diatribe d'une majorité de termes issus du français (nous les avons placés en italiques). Que l'on ouvre aujourd'hui un roman, un journal, un blog anglophones pour y compter les termes venus du continent, on vérifiera alors aisément cette maxime : qui s'exprime en anglais parle largement français.

Il est manifeste que l'influence du français sur l'anglais fut des plus fortes : elle est sans doute un des exemples les plus spectaculaires d'emprise d'un idiome sur un autre. Sans les Normands, l'anglais serait aujourd'hui un second néerlandais.

Dans cet ouvrage, nous irons plus loin. Dépassant cet historique généralement admis, nous adopterons une autre perspective. Nous montrerons d'abord que la langue anglaise est du français : pour l'essentiel et dans ce qui lui assure sa prépondérance internationale. Revenant ensuite à nouveaux frais sur les raisons historiques de l'éminente francité de cette langue, nous établirons tout simplement que la francophonie est née en Angleterre, dans les années 1300.

Chapitre premier

L'ANGLAIS EST (LARGEMENT) DU FRANÇAIS

« The trouble with the French is that they have no word for *entrepreneur*. » On attribue cette déclaration péremptoire au président des États-Unis d'Amérique George W. Bush, blâmant l'incapacité économique française. Dans le parler du président étatsunien, « an *entrepreneur* » énonce mieux que « a *businessman* » la dynamique du capitalisme ; un *entrepreneur* prend des risques pour fonder une entreprise, créer des emplois, faire du profit : tout ce que les Français, englués dans la routine et l'administration, dans les corporatismes, ne sauraient faire. Le président Bush semble ignorer toutefois que ce mot *entrepreneur*, emblématique de l'anglais des affaires, est français. L'anecdote, si elle est avérée, est piquante ; elle montre la part centrale du vocabulaire français au sein du lexique anglo-saxon le plus moderne.

Le premier contact avec la langue anglaise en donne le sentiment ; bien des mots d'usage courant laissent transparaitre leur origine, et tout spécialement à la lecture ; citons *age, advantage, air, approach, balance, beauty, blame, cage, chair,*

charge, chimney, cider, city, country, cruel, different, fine, flower, fruit, gain, guide, jolly, journey, judge, juice, just, language, lamp, large, marriage, money, niece, nourish, part, to pay, people, person, place, prince, profound, real, river, season, siege, sojourn, table, travel, use, vain, vice, etc. Ces termes donnent raison à Georges Clemenceau. Inversement, nous verrons dans cet ouvrage que des mots à l'allure très saxonne et paraissant strictement indigènes, comme *avoid, disease, endeavour, faith, fee, fuel, gown, plenty, poor, rob, rule, size, stay, very, wait*, proviennent du continent. L'anglais est tissé de français. « My tailor is rich », la célèbre première phrase de *L'anglais sans peine* (*Assimil*, 1929) est à moitié française : le substantif *tailor* (fr. *tailleur*) et l'adjectif *rich* (fr. *riche*) trahissent leur provenance ; ils procurent en outre son sémantisme à la phrase. Notre ami Daniel Levin Becker, de l'Oulipo, a recueilli pour nous des phrases franco-anglaises ; citons :

> The *judge*, in her *robes*, *regarded* me with an *air* of *reproach*.
> *Despite* all my *rage*, I am still *just* a *rat* in a *cage*.

Le nombre confirme cette impression : l'anglais actuel comporte plus de 80 000 termes d'origine française, c'est-à-dire l'équivalent d'un Petit Larousse. On relève en moyen anglais (état de la langue anglaise de la conquête normande à la seconde moitié du XV^e^ siècle) 10 000 mots français, dont les trois quarts sont encore en usage. Plus tard, on note que 40 % des 15 000 mots de l'œuvre

Bernard Cerquiglini

« La langue anglaise n'existe pas »

C'est du français mal prononcé

Langue officielle et commune de l'Angleterre médiévale durant plusieurs siècles, le français a pourvu l'anglais d'un vocabulaire immense et surtout crucial. Traversant la Manche avec Guillaume le Conquérant, il lui a offert le lexique de sa modernité. C'est grâce aux mots français du commerce et du droit, de la culture et de la pensée que l'anglais, cette langue insulaire, est devenu un idiome international.

Les « anglicismes » que notre langue emprunte en témoignent. De *challenge* à *vintage*, de *rave* à *glamour*, après *patch*, *tennis* ou *standard*, de vieux mots français, qui ont équipé l'anglais, reviennent dans un emploi nouveau ; il serait de mise de se les réapproprier, pour le moins en les prononçant à la française.

Avec érudition et humour, Bernard Cerquiglini inscrit la langue anglaise au patrimoine universel de la francophonie.

« La langue anglaise n'existe pas »
Bernard Cerquiglini

Cette édition électronique du livre
« *La langue anglaise n'existe pas* » de Bernard Cerquiglini
a été réalisée le 6 mars 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073056610 - Numéro d'édition : 626248).
Code produit : Q04545 - ISBN : 9782073056658.
Numéro d'édition : 626252.